

L'image du père dans le roman sénégalais

J. D. ATCHADE

Université de Bouaké (Côte d'Ivoire).

Introduction

Il est rare qu'en Afrique un fils porte publiquement un jugement critique sur son père. Pour ce faire, il faudrait encore qu'il puisse « lever la tête », qu'il ose le regarder en face et qu'il cherche à comprendre le bien-fondé des actes et comportements répréhensibles de son père. Mais les temps semblent bien révolus où le fils, tout comme la fille et surtout la mère, étaient l'obéissance incarnée. Dans les sociétés dites modernes, nombreux sont les exemples qui offrent un autre visage du fils ou plutôt une image d'un père vu et jugé par son fils.

Le roman africain se fait le miroir de ces agissements et nous renvoie des images qui reflètent tout à fait la réalité quotidienne, même si l'imagination de l'écrivain vient quelquefois atténuer ou grossir ces représentations.

Nous avons été sensibilisé très tôt à ces relations entre père et fils et au cours de nos investigations, nous sommes tombé sur ces quelques lignes de Jacques Chevrier qui nous ont laissé pantois : « A de très rares exceptions près — chez Oyono notamment — la figure du père occupe dans la littérature nègre une place privilégiée et apparaît le plus souvent comme celle d'un personnage admiré, respecté et craint »¹. Pour justifier ses dires, le célèbre critique littéraire français s'appuie sur des exemples précis et bien connus : « la noblesse du père de Samba Diallo », le père de

Camara Laye² présenté comme un « démiurge en relation secrète avec les esprits du clan »³, et même le père d'Ahouna, le héros d'*Un piège sans fin* d'Olympe Bhély-Quenum. Ce fut le déclic. Cette image positive du père, largement partagée, semble-t-il, n'emporte pas entièrement notre adhésion. D'autres écrivains, en dehors d'Oyono, ont évoqué dans leurs œuvres, ces figures de pères qui ne sont des modèles ni pour leur famille ni pour la société. Nous pensons notamment aux œuvres des écrivains camerounais⁴ et, plus proches de nous, aux romans de Sembène Ousmane, notamment *Ô pays, mon beau peuple !* et *L'Harmattan*⁵. Dans une perspective comparatiste et pour rester conforme à l'objectivité et au réalisme prôné par Sembène Ousmane lui-même, nous avons jugé bon d'étudier l'image du père dans un troisième roman sénégalais, le roman classique qu'est *L'aventure ambiguë*⁶. En choisissant d'analyser les œuvres de deux écrivains du même pays, nous avons voulu apprécier l'image que ces deux compatriotes présentent de leurs congénères dans leur rôle de père⁷. Dans un milieu fortement islamisé mais où le christianisme tente de se positionner, quel regard les fils portent-ils sur leurs géniteurs, en l'occurrence sur leurs pères ? Quels portraits du père nous révèlent ces différents romans ? Quels sont les rapports existant entre le père et son fils ou sa fille ? Quelles réactions et sentiments du fils suscitent les comportements du père ? Quel commentaire peut-on en faire ?

¹ Jacques CHEVRIER, Naissance d'une littérature, in Jeune Afrique numéro spécial, p. 80.

² Camara LAYE, *L'Enfant noir*.

³ Jacques CHEVRIER, *ibidem*.

⁴ cf. Mongo BÉTI, Ferdinand Oyono, Francis Bebey...

⁵ - Sembène OUSMANE : *Ô pays, mon beau peuple !*

- Sembène OUSMANE : *L'Harmattan*.

⁶ Cheikh Hamidou KANE : *L'aventure ambiguë*.

⁷ D'autres écrivains sénégalais ont évoqué dans leurs romans de tels rapports, présenté une image plus ou moins valorisante des pères dans leurs relations quotidiennes avec leur progéniture. Nous pensons notamment à Mariama Bâ (*Une si longue lettre*, 1983) et Aminata Sow Fall (*L'appel des arènes*, 1984). Mais leurs œuvres accordent peu de place à ces préoccupations familiales. La problématique ici se situe entre le père et la mère ou plutôt entre les époux, les rencontres entre père et fils se produisant de façon épisodique.

Ces trois œuvres se situent à une période charnière de l'Afrique : les années 50-60. L'Afrique noire connaît une effervescence politique qui doit conduire la plupart des pays à l'indépendance et, après, à la sauvegarde de leur dignité et de leur liberté conquise. Beaucoup de jeunes africains, intellectuels pour la plupart ou ayant vécu quelque temps dans un pays occidental, vont se jeter dans la bataille. Les pères, généralement analphabètes, seront pris dans le tourbillon de cet « harmattan » et assisteront impuissants aux métamorphoses de leurs enfants. Mais convaincus de leurs bons droits et en toute bonne foi, ils tenteront de s'opposer aux aspirations légitimes de leurs fils de se libérer de toute contrainte. Les heurts ne manqueront pas, et c'est cette attitude, souvent figée des pères, que nous découvrons dans maints romans de cette période.

Pour répondre à ce faisceau de questionnements, et sans perdre de vue la perspective littéraire de notre travail, nous envisageons d'examiner ici les représentations que les deux écrivains proposent des pères et leurs relations avec leurs fils. Cette analyse devrait nous permettre de caractériser, dans un premier temps, les pères. Ce sera l'occasion de cerner les différents visages de pères qui se dessinent dans les romans et ensuite d'étudier les regards que les fils portent sur eux.

Dans un second temps, nous nous proposons d'analyser les positions respectives ; comment peut-on expliquer l'attitude des uns et des autres ? Et enfin, quelle est l'idéologie qui sous-tend toutes ces représentations ?

Caractérisation du père

De plus en plus, les fils portent un regard critique sur leurs pères, jugent leurs comportements. Ce qu'ils nous révèlent de leurs géniteurs masculins n'est pas toujours flatteur pour ces derniers. A quelques exceptions près, ils dressent de leurs pères un portrait moral et même comportemental qui révèle le degré de rupture auquel ils ont abouti dans leurs relations. Cette mutation, engendrée par le modernisme et les nouvelles valeurs importées, se manifeste dans la vie de tous les jours. Qu'en est-il exactement dans les différents romans ?

Les visages du père

Seules les attitudes des pères permettent de déceler quelques aspects de leur caractère. En les voyant agir, l'on est frappé par un certain nombre de traits communs.

Le trait fondamental, caractéristique de la personnalité des pères, c'est l'autorité qu'ils entendent incarner. Si cette autorité pose souvent problème, c'est parce qu'elle semble bafouée par les rejetons, ce que supportent difficilement les pères.

« Chez tous les peuples primitifs, la liberté de l'individu est toujours subordonnée à l'intérêt du clan, de la tribu, ou plus simplement de son père. Il en était ainsi dans l'ancienne Rome, comme dans les coutumes germaniques ; et ce pouvoir découle tout naturellement de la conception que l'on se faisait alors de la puissance paternelle »⁸.

Sœur Marie-André du Sacré-Cœur ne pensait pas si bien dire, en écrivant ces lignes après de longs voyages et de

Mais avant d'en arriver au développement proprement dit de notre sujet, quelques caractéristiques communes aux œuvres retenues méritent d'être dégagées. Les trois romans se situent entre 1950-1960. *Ô pays, mon beau peuple* de Sembène Ousmane est écrit en 1957. Il s'agit là du regard qu'un père porte sur son fils dont les actions surprennent et étonnent. *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, écrit en 1952 mais publié en 1961, nous présente le regard fasciné et admiratif d'un fils pour son père à qui il veut ressembler en tous points. Dans *L'Harmattan* (1964) de Sembène Ousmane, l'histoire racontée se situe en 1958. Le narrateur s'y substitue à l'auteur pour jeter un regard critique sur le comportement d'un père envers sa fille.

sérieuses recherches sur les coutumes en Afrique noire. Car, la « puissance paternelle », dans la société traditionnelle africaine, n'est pas un vain mot ; et tout jeune africain a dû en faire l'amère expérience. La liberté de l'individu reste très limitée. Le fils demeure soumis à l'autorité paternelle, à sa bonne volonté. Même marié, le jeune africain ne peut faire fi des « conseils » impérieux du chef de famille.

Dans *Ô pays, mon beau peuple* ! le père Moussa Faye incarne cette puissance paternelle que nous venons d'évoquer. Imam de mosquée, il était très vénéré à cause de ce titre et surtout pour son âge. Mais il passait pour un homme sévère, dur même. S'il ne décidait rien sans avoir mûrement réfléchi, il ne revenait pas non plus sur sa décision. Cette intransigeance pour lui-même et pour les autres, ce désir d'en imposer à tous ceux qui vivent sous son toit, se heurteront à la ferme volonté de son fils Oumar Faye. Revenu d'Europe avec des idées toutes nouvelles, ce dernier est bien décidé à s'affranchir de la tutelle d'un père autoritaire, à l'esprit rétrograde, et par la même occasion à libérer son peuple. Tel était d'ailleurs son objectif quand il débarqua en Casamance : lutter contre l'opresseur qui s'était révélé, dans le temps, être le Blanc et éventuellement ses alliés locaux, mais aussi s'opposer à tous les préjugés des siens, à « leur sectarisme, leurs préjugés de caste qui semblaient rendre illusoire toute possibilité de progrès social ».

Cependant, les décisions d'Oumar Faye n'auront pas la bénédiction de ses parents, notamment celle de son père. En effet, aux yeux de Moussa, Oumar a porté une atteinte grave à la tradition en bafouant son autorité paternelle. Dans ce pays, seul le père (éventuellement

⁸ Sœur Marie-André du Sacré-Cœur : *La condition humaine en Afrique noire*. Ed. Bernard L. Grasset, Paris – 1953 – p. 133.

la mère) décide du mariage de son fils et choisit celle qui sera sa bru. En épousant en France, sans le consentement paternel, une Blanche qui, de surcroît, n'est pas musulmane, Oumar Faye a commis une faute très grave que son père n'est pas disposé à lui pardonner.

Le père ne comprend pas qu'on puisse choisir de vivre d'une façon différente de celle de ses ancêtres. Son attitude est celle d'un homme orgueilleux, à la limite fier de sa race et qui n'a que du mépris pour la race blanche et sa civilisation. Autant une telle manifestation de sentiment égoïste, qui fait fi des désirs d'un fils, pourrait choquer, voire même révolter, autant le comportement d'Oumar, à un moment donné, pourrait surprendre. Celui-ci se montre, en effet, très respectueux et très soumis devant son père. Accroupi, il garde la tête baissée durant tout l'entretien. Cette attitude n'est qu'une marque de politesse, contrairement à ce qu'on pourrait en penser. Le fils ne rejette pas à priori tous les droits du père. Il sait qu'il lui doit obéissance et respect.

Il serait très opportun de faire des rapprochements entre la famille Faye et la famille Koéboghi dans *L'Harmattan*. Le père Joseph Koéboghi ressemble singulièrement au père Moussa Faye, et la lutte de Tioumbé entre dans le cadre du combat général mené par tous les personnages révolutionnaires des romans de Sembène Ousmane.

Comme Moussa Faye, Joseph Koéboghi est père d'une famille nombreuse. Comme lui, il est chef religieux, un curé-laïc soucieux de l'avenir spirituel de tous les membres de sa famille, principalement de celui de sa fille Tioumbé, gagnée aux idées marxistes du « Front » qui lutte en faveur du « Non » contre les Blancs et tous les religieux. Sorti avec ses confrères d'une retraite de quelques jours où on avait prié pour les enfants africains, où Monseigneur avait réaffirmé leur moral et les avait prévenus de l'action des éléments antireligieux, c'est d'un pas ferme que Joseph Koéboghi rentre chez lui, décidé à mettre en jeu son pouvoir de père pour faire accepter à sa fille ses « convictions » personnelles sur la foi chrétienne. Pour son grand malheur — car aux yeux des catéchumènes, « c'est un malheur que d'avoir une fille qui est contre son père », qui le contredit — Joseph Koéboghi butera contre la farouche obstination de sa fille Tioumbé, laquelle se reconnaît athée et est décidée à continuer à militer dans le « Front ». Les rapports entre le père et la fille sont ici très compromis, et plusieurs passages révèlent la distance

entre les deux personnages : « Il y a trop longtemps qu'entre ma fille et moi il ne subsiste que des formules de politesse ». La mère l'admet : « Le père et la fille sont des ennemis de plus en plus ». Tioumbé elle-même le reconnaît : « Il y a longtemps qu'avec mon père on ne se dit plus rien ».

L'autorité paternelle n'est certes pas le seul trait caractéristique de la personnalité des pères rencontrés dans les romans.

D'autres repères permettent de caractériser ces personnages. Les désignateurs ou unités linguistiques désignant le personnage romanesque sont assez révélateurs de la personnalité de ces êtres. Le cas de Joseph Koéboghi mérite qu'on s'y attarde. Depuis son élection au groupe des catéchumènes, il exige que tout le monde fasse précéder son patronyme Koéboghi du prénom chrétien Joseph. Le narrateur prend en effet soin de rappeler chaque fois l'identité complète du curé-laïc. Ses confrères l'appellent « frère Joseph » ou simplement Joseph, ce dont ce dernier tire gloriole. Il poussera le ridicule jusqu'à exiger de sa femme analphabète la même considération :

- « Koéboghi, que fais-tu ?... »
- C'est Joseph qu'il faut dire, clama-t-il.
- Soseph Koéboghi ... ». (p. 162).

Joseph Koéboghi apparaît ici comme un individu aliéné et acculturé, qui croit voir dans la simple appellation d'un nom chrétien son intégration au monde occidental et à ses valeurs supposées supérieures et garantes d'un rang social élevé.

D'autres textes nous font découvrir un être superstitieux, suspicieux et méchant. Joseph Koéboghi cultive l'art de blesser, d'humilier l'autre, d'écraser tous ceux de son entourage. « Tu n'as pas de cœur ! Tu te conduis bestialement avec elle (Tioumbé). Es-tu vraiment un lâche...? »⁹ finit par lâcher sa femme, excédée par tant d'ignominies de la part de son mari.

En effet, les faits et gestes de Joseph Koéboghi nous révèlent un personnage coléreux, ignoble et odieux qui, assoiffé de haine et de vengeance, recourt souvent à la violence physique. En allant fracturer la porte de la chambre de sa fille pour confisquer tous ses livres, le père espérait ainsi la priver de tout ce qui l'instruit et contribue à la soulever contre lui. Ce geste est loin d'être

⁹ Il op. cit. : p. 247.

gratuit ; il traduit la lutte engagée par un analphabète contre l'ouverture culturelle, représentée par le livre.

Enfin, pour assouvir sa colère, Joseph Koéboghi roue de coups sa fille, la lie solidement et l'enferme dans sa chambre. En consacrant tout le chapitre 15 de son roman à la « correction paternelle », Sembène Ousmane a voulu montrer jusqu'où pouvait mener le dogmatisme d'un être entêté et borné. Les lignes suivantes du roman attestent que le père et la fille ont atteint un point de non-retour : « Tu as osé lever la main sur moi... moi, ton père ! Tu seras maudite. Maudite fille ! De toute ta génération, tu seras la plus détestable... Je souhaite que tous tes enfants naissent infirmes, lépreux... Fille maudite ! Je vais te secouer mon pantalon »¹⁰.

Joseph-Marie Awouma reconnaît que « physiquement faible, il (le vieux ou encore le père) détient l'arme redoutable qu'est la parole. Aussi doit-on craindre de voir un vieux proférer des malédictions à l'égard d'un individu ou du groupe tout entier »¹¹. Il renchérit plus loin : « ... le pouvoir coercitif est fondé moins sur la contrainte physique que sur les effets imprévisibles de la parole. Le patriarche peut jeter le discrédit sur tel récalcitrant ; il peut le maudire. Or la malédiction porte sur celui qui en est victime une tare psychologique, morale, indélébile qui le porte à l'isolement, au dépérissement physique réel et, éventuellement, à la mort. D'ailleurs, le vieillard n'arrive à ce cas extrême que rarement. Il préfère persuader »¹².

La persuasion ne semble pas être le fort de Joseph Koéboghi qui en est arrivé à déraisonner, à force de proférer des injures et des menaces imbéciles. L'on peut d'ailleurs, dans ces conditions, douter des effets de la malédiction prononcée contre sa fille. Brutaux et idiots, tels apparaissent tous ces catéchumènes, agents zélés de la religion.

Quant à Moussa Faye, les différents désignateurs et co-référents se rapportant à lui, le font passer pour un « sage », mais également et surtout pour un homme craint. Le narrateur le nomme volontiers « Moussa Faye », « le vieux Moussa Faye », « le vieux », « le vieil homme ». Ses congénères le désignent par « Moussa » ; pour les jeunes, c'est « papa Moussa ». Oumar Faye, son

fil, se contente de l'appeler « le vieux » ou « le père », signe de respect pour son géniteur.

Sans être aussi violent que son congénère Joseph Koéboghi, Moussa Faye n'en est pas moins perfide et dangereux. Le silence dans lequel il s'enferme, refusant tout dialogue avec son fils, n'augure rien de bon. Une telle attitude traduit le mépris qu'il éprouve pour tout ce que fait Oumar Faye.

Il ressort de tous ces agissements deux portraits de père presque identiques.

L'un, catholique et maître catéchiste, analphabète, apparaît comme un personnage aliéné par la religion qu'il sert de manière servile, oubliant ses devoirs familiaux. Il apporte son soutien inconditionnel au « Oui » voulu par les Pères blancs, et n'éprouve que haine et mépris pour sa fille et pour les jeunes qui veulent s'émanciper en prônant le « Non » au référendum. Personnage autoritaire et borné, il croit avoir toujours raison.

L'autre, le père Moussa, musulman et imam, personnage ancré dans la tradition, a toujours vécu selon les lois de la tradition, et c'est le plus naturellement du monde qu'il veut que son fils suive ses traces. Mais c'était compter sans la volonté des jeunes de s'affranchir de toute sujétion.

De ce lot de personnages-pères méprisables, émerge une figure plutôt sympathique dont les rapports avec le fils suscitent admiration et envie : le Chevalier de *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane.

En présentant le tableau du père qui privilégie les contacts physiques entre un père et son fils, *L'aventure ambiguë* confirme l'image traditionnelle de l'homme, à la fois détenteur de la parole et représentant du monde extérieur.

Les rapports corporels de l'enfant et de son père semblent importants pour l'équilibre psychique du fils. Entre Samba Diallo et le Chevalier, les rapports évoluent au même rythme que l'évolution physiologique de l'enfant.

Plusieurs passages mettent en relief ces différents contacts : « Le maître était venu parmi les derniers. Quand il pénétra dans la cabine, Samba Diallo était juché sur les genoux de son père, lui-même assis sur un fauteuil »¹³.

¹⁰ Ibidem. p. 285.

¹¹ Joseph-Marie AWOUMA : « Le mythe de l'âge, symbole de la sagesse dans la société et la littérature africaines », in *Mélanges africains*, éditions pédagogiques Afrique-Contact, Yaoundé, 1973 p. 175.

¹² Joseph-Marie AWOUMA, ibidem p. 178.

¹³ op. cit. p. 18.

Samba Diallo avait alors six ans, et le garçonnet s'était rendu avec son père au pays des Diallobé. Quelques années plus tard, nous retrouvons Samba Diallo à L. en compagnie de son ami Jean Lacroix et perdu dans une méditation mystique. « *Il ne sut jamais comment s'acheva cette mort pathétique et belle du jour ... Il leva la tête et vit le Chevalier à la dalmatique, qui s'avança en souriant, lui tendit la main pour l'aider à se lever. Samba Diallo était accroupi, la tête baissée, son corps encore frissonnant. Le Chevalier s'agenouilla, le prit par les épaules, le mit sur les jambes et lui sourit. A travers ses larmes, Samba Diallo sourit aussi, d'un clair sourire. Avec le pan de son boubou, le chevalier lui essuya le visage, très tendrement* »¹⁴. Quelques lignes plus loin, le narrateur précise : « *Jean avait regardé s'éloigner les deux silhouettes se tenant par la main, puis lentement, était rentré* »¹⁵.

Nous avons tenu à reprendre ces différents textes pour montrer les liens étroits existant entre les deux personnages, et les sentiments réciproques qu'ils éprouvent : affection, amour, complicité entre père et fils, admiration, communion parfaite entre deux êtres chers, joie, bonheur, sécurité de l'enfant, réconfort. Tels, en fait, apparaissent les traits caractéristiques des bons rapports entre le père et le fils. En maintes occasions, l'enfant exprimera sa joie et son bonheur de se trouver en compagnie de son père.

Outre ces rapports corporels, synonymes d'affection et de désir de protection, les relations entre le père et le fils sont fondées sur la communication verbale et la raison. Le Chevalier ne laisse passer aucune occasion d'expliquer à son fils le bien-fondé des décisions qu'il prend concernant sa vie. Le père raisonne avec son fils adolescent, élève au lycée et désireux de tout savoir. Tout au long du chapitre IX de la première partie du roman, le lecteur découvre deux philosophes discutant sur le travail et les rapports travail-loi. On est impressionné par la qualité de la discussion et la hauteur de vue des deux personnages. Samba Diallo sortira de ce long dialogue, rasséréné et confiant.

L'image définitive du père qu'il convient de retenir ici se trouve résumée dans ces lignes de R. Mercier et M. Battestini :

« Outre sa réalité physique et intellectuelle, on devine en lui (le père de Samba) des sentiments profondément paternels : il lit scrupuleusement toutes les lettres que son fils lui remet de la main à la main ; il entreprend avec lui de longues conversations, s'occupe de ses lectures, s'intéresse à la vie de sa pensée... Musulman intègre, il estime nécessaire au bonheur de l'homme la présence et la garantie de Dieu »¹⁶.

Enfin, selon Samba lui-même, son père « est de ceux qui ne cessent pas de prier, pour avoir refermé leur livre de prière. Dieu lui est présence constante ... et indispensable [...]. Mon père ne vit pas, il prie »¹⁷.

L'exemple du Chevalier vient prouver que l'image du père n'est pas toujours aussi négative qu'on serait tenté de le croire. Le père dans la littérature nègre, admiré et respecté comme le souligne si bien Jacques Chevrier, se retrouve dans l'œuvre de Cheikh Hamidou Kane et c'est, de notre point de vue, l'exception qui confirme la règle.

Les regards du fils

En général, les jeunes contestent l'autorité aveugle des pères et procèdent à un véritable réquisitoire contre ce qu'ils considèrent comme un mythe encombrant et désuet.

Ainsi, devant l'acharnement de son père à lui faire comprendre qu'il avait commis une erreur en épousant une femme blanche, suggérant par là qu'il la renvoie chez ses parents, Oumar Faye a pris une autre décision qui ne manque pas de soulever de sérieuses objections dans sa famille : il décide de se construire une maison dans la brousse, loin de la concession familiale. Pour son père, Oumar veut briser ce ciment qui fait la force et la cohésion de la famille africaine. Avant l'arrivée du couple, on s'était plusieurs fois posé la question : « Où vont-ils habiter ? ». Mais le doute n'était pas permis : « — chez son père. Le fils n'a que la maison de son père »¹⁸. Une fois encore, Oumar prouvera qu'on peut rompre, sans encourir aucun risque, ce cadre qui embrigade le jeune homme et l'empêche de concevoir un mode de vie différent de celui des siens. Sa décision paraît irrévocable : « Je quitte la maison demain, dit-il, j'irai au milieu des arbres »¹⁹.

¹⁴ Ibidem, p. 72.

¹⁵ id. p. 72.

¹⁶ Roger MERCIER et M. et S. BATTESTINI. Cheikh Hamidou KANE. écrivain sénégalais, Littérature africaine, Fernand Nathan, Paris, 1967.

¹⁷ id. p. 106.

¹⁸ Sembène OUSMANE : *Ô pays...* p. 18.

¹⁹ Idem. p. 45.

Seules une grande émotion et une profonde déception devant l'incompréhension du père peuvent expliquer les larmes qui coulent sur les joues d'Oumar. De la faiblesse de la part de ce « colosse » ? Non. Seulement, Oumar est conscient de la gravité de sa décision qui, peut-être, n'a jamais été prise auparavant par un jeune de la région. Néanmoins, Oumar tiendra le coup, et la question de son père — « Tu ne veux donc pas vivre avec nous ? » — ne pourra pas lui faire changer d'avis. Oumar n'a nullement l'intention de braver son père. Il est même peiné de l'affronter. Mais l'orgueil est un sentiment que quiconque peut éprouver à un moment donné de sa vie.

Oumar s'en ira, et durant les deux mois et demie qu'aura duré la construction de sa maison, il ne verra pratiquement pas son père. Les deux hommes ne se rencontrent qu'au marché où ils échangent de simples formules de politesse. Les choses en étaient arrivées au point où « pour le père, le fils n'est qu'un étranger ».

Pour l'Européen ou l'Américain qui ignore tout des modes de vie traditionnels africains, le comportement d'Oumar paraîtrait tout à fait normal. Quoi de plus légitime qu'un fils cherche à construire sa propre maison ? Mais il fut un temps en Afrique où l'attitude d'Oumar était jugée très sévèrement. Pour quelqu'un qui connaît la tradition et suit scrupuleusement ses lois, Oumar Faye a commis un véritable délit. C'est un sacrilège que d'aller contre la volonté d'un père.

La rupture entre Oumar et sa famille sera totale, lorsqu'il décide d'exercer un métier autre que celui des siens. Les Faye font partie de ces *wolof* qui ont immigré en Basse Casamance pour faire fortune et qui s'y sont installés définitivement. Des études ont montré que ces ethnies avaient conservé leur activité ancestrale qui était la pêche. La tradition exige, en effet, que tous les descendants d'un même ancêtre exercent la profession de ce dernier. Les Faye sont très respectueux de la tradition et, du coup, toutes les initiatives d'Oumar dépassent leur entendement. La stupéfaction se lit sur tous les visages, lorsqu'il leur annonce qu'il veut être cultivateur. Sa mère, la vieille Rokhaya, devait exprimer la pensée de tous : « Il n'y a jamais eu de cultivateurs dans ma famille, ni dans celle de ton père, ni du père de ton père... »²⁰.

Nous ne connaissons pas la réaction du père Moussa Faye, lorsqu'il apprit cette autre nouvelle.

Le narrateur ne le dit pas, car les seuls liens qui réunissaient le père et le fils sont rompus depuis très longtemps. Aux yeux de Moussa, l'attitude du fils est une bravade qu'il ne saurait admettre. Désormais, un mur invisible semble s'être dressé entre les deux hommes. Deux personnages vont jouer le rôle d'intermédiaires entre les antagonistes : l'oncle Amadou Faye, plutôt compréhensif et la mère Rokhaya qui s'est finalement résignée à son sort. Le silence constituera l'arme du père, une arme redoutée par certains mais qu'Oumar ne craint nullement. Il est déterminé à accomplir ses actions, et rien ne pourra l'en empêcher. Vis-à-vis de son père, il adoptera une attitude méprisante et condescendante.

Pour en revenir à Tioumbé, dont le rôle est primordial dans le roman, nous constatons qu'elle ne rejette pas le principe d'une obéissance du fils au père. Ce qu'elle réfute, c'est le mythe de l'autorité paternelle. La crainte qu'elle lit sur le visage des gens de la maison (femmes, enfants) à l'approche du père, l'angoisse dans laquelle vivent ces derniers à l'idée d'un châtement prochain, sont des sentiments qu'elle ne connaît pas et qu'elle réprovoque chez les autres. En quittant la maison paternelle pour vivre ailleurs (alors qu'elle n'est pas encore mariée), elle a voulu sauvegarder son « indépendance », condition *sine qua non* de la poursuite du combat. Le coup de tête donné à son père peut être considéré comme un acte fatal. Elle se rend compte, avec beaucoup de peine, qu'elle a violé l'ancienne structure familiale. Mais tout la prédisposait à cet acte. Et la malédiction du père restera sans effet. Tioumbé ira jusqu'au bout de son action. L'important, pour elle, c'est de retirer sa carte et d'aller voter « Non », bien que ses amis et elle soient convaincus que le « oui » passera. Ils auront tout de même lutté pour qu'on reconnaisse leur dignité d'homme.

Cette révolte des jeunes contre l'autorité des anciens ou des pères est un prélude au conflit des générations. Ce conflit de cultures ou de générations, s'il est resté longtemps à l'état latent, a fini par éclater, notamment lors des grands événements où doit se décider la vie des jeunes. La position figée des antagonistes, notamment celle des pères refusant tout dialogue, plonge les acteurs dans une impasse d'où ils sortent plus aigris et plus intransigeants. En effet, les uns et les autres semblent conscients de la détermination de chacun, et c'est peut-être ce qui offusque le plus ceux qui estimaient détenir un pouvoir absolu sur leur progéniture. Les lignes suivantes révèlent bien le désespoir du père :

²⁰ Ibidem.

« son regard, plein de haine, déchirait son père. Il sentait que le cortège habituel des lois qui régissaient traditionnellement la famille avait été ébranlé. Hier, il n'avait qu'un vague sentiment, mais ce matin la certitude. En dépit de son acharnement maladif à vouloir faire taire sa fille, il se voyait bafoué. Non seulement le pouvoir responsable, mais l'exécutif et le législatif qui lui étaient échus, parce qu'il était le père, lui échappaient. Sans se confier à personne, il éprouvait les rudes coups de boulot du temps présent, du temps à venir, sur la vieille forteresse familiale »²¹.

Analyse des positions respectives

Avant de clore cette réflexion sur l'image du père véhiculée par les romans étudiés, il serait juste et bon de chercher à connaître les causes de tant d'animosité de la part des pères, de se demander pourquoi Sembène Ousmane présente une image pessimiste du père, alors que Cheikh Hamidou Kane nous en donne une représentation plutôt positive. La réponse à cette question est nécessaire si l'on veut comprendre le comportement des uns et des autres afin de trouver des solutions idoines aux bons rapports devant exister entre les membres d'une même famille.

Les mises en cause

Selon Bernard Mouralis, « les romanciers décrivent l'insatisfaction de leurs personnages (jeunes) mais l'expliquent-ils ? ». Pas suffisamment, semble-t-il. Les causes du malaise entre les pères et les fils (ou plus généralement entre les jeunes et les vieux) sont pourtant assez perceptibles. Sont mis en cause la tradition, la religion, l'école, l'âge, le sexe, les idées nouvelles, etc.

Le malaise naît notamment de la difficulté des jeunes à respecter systématiquement les règles imposées par la société traditionnelle dont les vieux se font les garants. Au centre de ces règles, se trouve posé le problème de la gérontocratie, ou plus simplement la remise en question de l'autorité paternelle.

La littérature africaine en générale, et singulièrement les romans de Sembène Ousmane présentent les cas de ces personnages adultes qui traduisent l'incompréhension et le désespoir de toute une génération, la vieille, qui sent que les choses changent, qu'elles ne seront plus comme avant, et qu'il leur faut avancer ou... disparaître. La première réaction devant cet avenir incertain, c'est

le repli sur soi et la farouche volonté de sauvegarder des siècles de prérogatives. Les pères d'Oumar Faye et de Tioumbé ne comprennent pas qu'on puisse choisir de vivre d'une façon différente de celle de ses ancêtres. Seule cette mentalité de vieux demeuré explique l'opposition du père Moussa Faye à toutes les initiatives de son fils : épouser une Blanche, vivre en dehors de la concession familiale et exercer un métier autre que celui de ses ascendants.

Joseph Koéboghi partage la même vision des choses que le père Moussa. Les actions qu'il mène, les actes qu'il pose sont tous dictés par le sens aigu et étriqué qu'il a de l'autorité paternelle : « Lorsqu'on est fils poli, on doit obéissance à ses parents ». La réplique du jeune Agumon ne se fait pas attendre : « Obéir à ses parents est un devoir sacré. Mais ce devoir ne doit pas être une contrainte ». Là, se situe le hic. Nous sommes en face de deux visions du monde, de deux conceptions des rapports entre le père et le fils qui trouvent leur fondement dans la tradition et le modernisme.

La religion constitue l'autre point d'achoppement entre jeunes et vieux. Nous savons que Moussa Faye et Joseph Koéboghi sont tous deux chefs religieux, respectivement imam et catéchumène, auxiliaire du missionnaire blanc. Et c'est tout naturellement qu'ils veulent voir leur progéniture embrasser la même foi religieuse qu'eux. Voilà la préoccupation des deux personnages. Au cours d'un entretien avec son oncle, Oumar Faye dira : « Avec toi, je peux parler. Ecoute : Je suis un noir et je le resterai. J'ai du respect pour nos coutumes et de la considération envers Dieu. Seulement, je n'ai rien d'un fanatique. Depuis mon retour, j'entends dire : « Dieu est bon, Dieu est bon » quand, évidemment, tout va bien. Et quand tout va mal : « C'est la volonté de Dieu ». Que moi j'aie grossir les rangs des crédules ? « Non »²². Plus loin, il précise : « Croire, croire et être empoisonné font deux... ». Devant son père, il se montrera plus incisif : « Je n'irai jamais là-bas !... Dieu se trouve partout, en nous, sur la terre qu'il a créée, dans le ciel... »²³

Tioumbé tiendra à peu près le même langage :

« Père, je ne crois pas au Christ. Chacun est libre de croire ou non »²⁴.

En fait, Oumar Faye et Tioumbé voient en la religion, comme l'écrit Robert Pageard, « l'ennemie de l'effort personnel ».

²¹ L'Harmattan : p. 245-246.

²² Sembène OUSMANE : *Ô pays...* : p. 52.

²³ Idem. p. 164.

²⁴ L'Harmattan : p. 236.

Ainsi, aux yeux des fils, les pères apparaissent comme des dogmatiques soucieux d'imposer des religions étrangères à leur culture.

Outre la religion qui constitue une pomme de discorde entre les pères et leurs enfants, l'école des Blancs s'avère être la grande ennemie de la tradition, et donc des représentants de celle-ci. Dans le cas d'espèce, nous avons affaire à des personnages-fils qui sont allés à l'école (Tioumbé est institutrice. Oumar vient de passer quelques années en France) et qui sont gagnés par les idées nouvelles, souvent progressistes, véhiculées dans les livres et dans le monde occidental. De l'autre côté, nous avons des pères illettrés, analphabètes en français comme dans leur langue maternelle.

Le comportement des personnages âgés de Sembène Ousmane ne peut s'expliquer que par ce manque d'instruction et par ricochet, leur manque d'ouverture à l'évolution du monde. Cela ne saurait toutefois constituer une excuse pour afficher tant de mépris à l'égard de ce qui représente le changement.

Derniers éléments à prendre en considération : l'âge et le sexe des enfants. Peuvent-ils expliquer le comportement des pères et l'image que les fils se font d'eux ? Peut-être. Nous nous contenterons de nous poser un certain nombre de questions : Oumar Faye aurait-il eu une attitude différente s'il avait été un petit garçon ou un adolescent encore sous la tutelle du père ? Le père Joseph Koéboghi n'aurait-il pas eu plus d'égard envers sa fille, si cette dernière avait été un jeune homme ? Nous pouvons poursuivre indéfiniment les conjectures et autres supputations. Ce qui est plutôt remarquable, c'est le rapport paternel, empreint d'affection entre le Chevalier et Samba Diallo. Cette harmonie familiale, méconnue dans les romans de Sembène Ousmane, trouve son explication dans la convergence des vues entre les deux personnages, convergence imputable à plusieurs paramètres.

Samba Diallo enfant, adolescent et même jeune homme, reste très attaché à la tradition islamique. L'école occidentale qu'il fréquente pendant des années, son long séjour en France et la fréquentation du milieu communiste, loin de le détourner des valeurs culturelles de son peuple, le rapprochent au contraire de son père qui incarne à ses yeux toutes les valeurs de la société traditionnelle. Son niveau d'instruction et celui de son père, sa vive intelligence, les nombreuses discussions menées

avec son entourage expliquent en partie la parfaite entente entre son père et lui.

L'idéologie des écrivains

Une question nous vient tout de suite à l'esprit : cette représentation du père traduit-elle l'idéologie des écrivains ? Ou encore, le regard du fils est-il celui des auteurs ? En somme, quelles sont les intentions des écrivains ?

Nous avons relevé, un peu plus haut, que l'école pouvait être tenue comme responsable de l'attitude des enfants et même des pères. Mais à elle seule, elle n'explique pas tout.

Dans les deux romans de Sembène Ousmane, *Ô pays, mon beau peuple !* et *L'Harmattan*, les rapports entre jeunes et vieux sont caractérisés par un antagonisme sur le type de société à créer. Les anciens représentent et défendent la société traditionnelle, celle de leurs ancêtres avec tout ce qu'elle comporte d'immuable, de respectable parce que sacré. Par contre, les jeunes voient dans le changement de société la seule voie pour sortir du sous-développement et de la misère. C'est précisément ce que les vieux n'arrivent pas à comprendre. « Ils (les jeunes) délaissent leurs coutumes, le chemin de Dieu... ». Mais il y a pire selon les vieux, « c'est que les jeunes veulent chasser les hommes blancs. Ils s'appellent entre eux les « Rouges »... »²⁵.

De fait, les deux romans, par le choix des personnages et compte tenu des objectifs poursuivis par Oumar Faye et le personnage principal « le Front », posent en termes clairs le problème de la lutte des classes en Afrique et révèlent davantage une volonté de changement radical de société. Si, dans l'ensemble, les vieux s'opposent, quoique vainement, à l'action des jeunes, les pères, eux, ne manqueront pas de faire pression sur leurs fils en usant d'une arme redoutable, l'autorité traditionnelle du père sur son fils et le respect de celui-ci envers son « créateur » après Dieu. Le problème préoccupe tout particulièrement Sembène Ousmane car, tant que la question de la liberté ne sera pas réglée au niveau de l'individu au sein de la famille, il sera difficile, voire illusoire d'envisager une libération nationale. Tel est le sens du combat que mène Oumar Faye. Il combat l'aliénation sous quelque forme que ce soit. Il ne renie pas les coutumes des siens pour embrasser l'idéologie de l'exploitation du Noir par le Blanc.

²⁵ Op. cit. : p. 18-19.

Il montre que les deux valeurs sont opposées au progrès social et économique du pays, à l'épanouissement de l'individu, aux intérêts du peuple.

Quant au comportement de Tioumbé, il trouve sa justification dans la ligne que les jeunes se sont tracée, et qui va dans le sens d'une lutte contre tout ce qui aliène l'homme, supprime sa liberté, l'empêche d'évoluer, de prendre conscience de sa propre personnalité et de retrouver sa dignité.

Cheikh Hamidou Kane ne semble pas être préoccupé par ces considérations d'ordre plutôt politique. Son souci majeur, c'est de parvenir à une symbiose des valeurs culturelles africaines et occidentales. Si le projet n'a pas abouti, il connaîtra tout de même une amorce de réussite et les bons rapports familiaux entre le Chevalier et son fils Samba en sont un témoignage. L'entente parfaite entre le père et le fils, l'harmonie du foyer ont concouru à asseoir une vision positive des rapports entre les membres d'une même famille, et ont permis au fils de prendre conscience de ses capacités et de voler de ses propres ailes. Le père ne doit pas être un empêcheur de tourner en rond ; il doit au contraire constituer la planche qui permettra à son rejeton de prendre en main son propre destin. Tel doit être le rôle du père ; telle doit être l'image à retenir de lui.

Conclusion

Cette étude nous aura permis de découvrir deux types ou deux visages de pères : l'un autoritaire, dogmatique et à la limite borné ; l'autre plutôt sympathique que n'importe quel fils voudrait bien avoir comme père. En effet, le Chevalier est le prototype du père qui fait confiance en son fils, recherche sa réussite tant sociale que spirituelle, et met tout en œuvre pour atteindre cet objectif.

En définitive, il se dégage de cette représentation du père un triple intérêt. Tout d'abord un intérêt social : qu'est-ce que les fils attendent de leurs pères ? La réponse se résume en quelques mots : la compréhension ; un dialogue franc et permanent, gage de toute entente ; la reconnaissance du droit à la liberté des fils et de leur désir d'émancipation ; enfin la prise en main de leur destin.

Nous avons ensuite un intérêt social. Dans cette étude, le contexte historique s'est avéré très important pour voir le chemin parcouru entre cette période charnière des années 50-60 et le monde d'aujourd'hui. Notons que notre travail ne s'est pas limité à une critique de tel ou tel comportement. Il pose un problème relationnel :

quelles sont les relations qui doivent prévaloir entre un fils et son père ? C'est un problème universel, atemporel, mais qui dans le passé a revêtu un caractère dramatique compte tenu des enjeux.

Un troisième intérêt s'impose : c'est le courant idéologique qui sous-tend toutes ces représentations. En effet, en fustigeant le père autoritaire et incompréhensif, et en auréolant le père porteur de valeurs nobles à l'instar du Chevalier, chacun des écrivains, à sa manière et dans son style propre, a voulu créer un type nouveau de père et, au-delà, un type nouveau d'homme débarrassé des préjugés du passé et résolument tourné vers l'avenir. □

Références bibliographiques

CORPUS

KANE C. H., 1961. *L'aventure ambiguë*, Collection 10/18, Julliard.

OUSMANE S.

– 1975 : *Ô pays, mon beau peuple !* Presses Pocket, Paris.

– 1980 : *L'Harmattan*, Présence africaine, Paris.

OUVRAGES CONSULTÉS

ANOZIE S. O., 1970. *Sociologie du roman africain*, Aubier-Montaigne, Paris.

ATCHADE J. D., 1977. *Marxisme et tradition dans l'œuvre littéraire de Sembène Ousmane*, Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Lettres, Paris.

AWOUMA J.-M., 1973. Le mythe de l'âge, symbole de la sagesse dans la société et la littérature africaine, in *Mélanges africains*, Editions pédagogiques Afrique-Contact, Yaoundé, p. 173-188.

CHEVRIER J., Littératures africaines : Afrique noire, Maghreb même combat ? extrait du dossier *Naissance d'une littérature*, publié par Jeune Afrique, p. 22-117.

GETREY J., 1982. Comprendre *L'aventure ambiguë*, de Cheikh Hamidou Kane, Les classiques africains, éditions Saint-Paul.

GOURDEAU J.-P., 1973. *La littérature négro-africaine d'expression française*. Hatier, Paris.

LELOUP (Mme), 1977. Le personnage du père à travers le roman camerounais, in *Bulletin de liaison des professeurs de français*, n° 8, septembre, Audecam.

MERCIER R., BATESTINI M. et S., 1967. Cheikh Hamidou KANE, écrivain sénégalais. Littérature africaine, Fernand Nathan – Paris.

MOURALIS B., 1969. Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française, *Annales de l'université d'Abidjan*, série D – Lettres – Tome 2 – Littérature.

ORTOVA J., 1973. Les femmes dans l'œuvre de Sembène Ousmane, in *Présence africaine*, n° 86, avril.

SŒUR MARIE-ANDRE du *Sacré-Cœur*, 1953. *La condition humaine en Afrique noire*, Grasset, Paris.

Résumé

Dans les romans africains de la première génération, le personnage du père jouit d'une image valorisante et très positive. Autour des années 50 et 60 par contre, c'est la descente aux enfers pour ce « pater familias », désormais en butte aux vellétés innovatrices de ses enfants. Cet article présente cette relation père-enfant parfois heurtée à partir de l'analyse des œuvres de deux écrivains sénégalais majeurs, en l'occurrence Sembène Ousmane et Cheick Hamidou Kane.

Le portrait moral de ces nouveaux prototypes de pères se caractérise chez Sembène Ousmane par le conservatisme ou parfois l'aliénation que double un autoritarisme farouche. Telle est l'image de l'Imam Moussa Faye et du catéchiste Joseph Koéboghi, tous soucieux d'imposer leur diktat à leur progéniture. Dans ce lot de parâtres émerge l'image du père affectif et compréhensif chez le père de Samba Diallo, héros de Kane.

Abstract

In the African novels of the first generation, the father character enjoys a valuable and very positive image. By the years 1950s and 1960s however, this "pater familias" experienced a whole variety of difficulties because he is confronted with the innovating willingness of his children. This study looks at father-child relationships that at times are conflictual. It is based upon the analysis of the works of two major Senegalese writers, i.e. Sembène Ousmane and C. H. Kane.

The moral portrayals of these new prototypes of fathers are characterised in S. Ousmane by a conservatism and at times and alienation that the author couples with harsh authoritarianism. One such image can be identified with the iman Moussa Faye and the catchiest Joseph Koeboghi, both of them very anxious to impose their diktat on their children. From this lot of stepfathers the image of the loving and understanding father emerges in the father of Samba Diallo, the hero of Kane.